

# *Un jour d'avance*

MATTHIEU BIASOTTO

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture crédits photos : Matthieu Biasotto © 2017. Tous droits réservés. Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-359-6814-4

*Même pour le simple envol d'un papillon, tout le ciel est  
nécessaire.*

*Paul Claudel (1868-1955)*



# Chapitre 1

Sur le bitume brûlant, le magenta répond au pourpre ainsi qu'aux nuances de rouges. Les couleurs vivent se tutoient jusqu'au bout des ailes. Les vibrations de l'asphalte se précisent et le papillon s'envole, effectuant une danse légère et délicate. Il virevolte en silence, comme pour laisser la voie libre au 4x4 noir qui arrive.

Dans la voiture, elle ressent encore la chaleur estivale de cette fin d'après-midi, un parfum de bonheur et l'odeur du cuir neuf qui émane de l'habitacle. Sur cette route sinueuse, assise à l'arrière, elle observe à travers le pare-brise, le goudron, les rochers, le ciel bleu et le paysage qui défile tranquillement depuis la moyenne corniche. Elle se balade sur les hauteurs de Nice. Les vitres sont ouvertes, on entend le moteur. Du rock "garage" tape fort dans les haut-parleurs du 4x4 flambant neuf. Celui de son frère, Éric.

Le frangin a travaillé dur pour s'offrir ce superbe cross-over et tient absolument à fêter sa nouvelle acquisition avec Julien, son pote de toujours. Sur la banquette arrière, Elise se revoit fumer, admirer la vue et, par-dessus tout, profiter de l'instant présent dans l'impressionnant joujou d'Éric.

Au volant, Julien à l'air de prendre son pied. La caisse est nerveuse, superbe, incroyablement confortable. Des options dignes des berlines de luxe, du cuir couleur crème et de l'électronique partout. En l'observant conduire et discuter avec son frère, Elise passe en revue le jeans de Julien faussement délavé, celui qui lui va si bien. Elle s'arrête sur son petit t-shirt blanc à travers lequel elle devine ce corps musclé qu'elle connaît sur le bout des doigts. Le v8 ronronne sans forcer et le mastodonte noir rutilant avale les virages au milieu

des rires et des blagues salaces. Ils sont beaux, jeunes, dans une superbe caisse, la vue est imprenable, le temps incroyable. En terminant sa bière, Éric désigne sur la droite un magnifique yacht qui cingle au large. Le trio s'attarde sur le bateau de luxe, en s'imaginant la vie de rêve à son bord. Jusqu'à ce que Julien hurle.

— Putain !

Un bruit de klaxon, des crissements de pneus, une énorme masse qui déboule d'en face. Elle s'entend crier. Et c'est le choc. Frontal. Lourd. Fatal. La vie bascule. Sous la puissance de l'impact, les airbags explosent instantanément. Julien s'écrase contre le volant. Il y a le fracas du pare-brise. Les éclats de verre qui volent dans l'habitacle. Le tête-à-queue est incontrôlable. La tôle froissée grince. L'énorme 4x4 sort de la route et plonge dans le ravin, pulvérisant sur son passage la barrière de sécurité. Julien gît, inconscient, face au volant.

Premier tonneau, les affaires expulsées. Le bruit des os qui se cassent. La douleur. La terreur. Un deuxième tonneau, du sang qui gicle, le toit s'enfonce, les portières s'arrachent. Un troisième tonneau, le ciel et la terre s'inversent encore. La voiture s'encastre brutalement à l'envers contre un arbre. Éric ne bouge plus. Ses bras pendent dans le vide. Une branche perfore son abdomen et transperce le siège passager. Il gémit, saigne en quantité. Julien semble toujours inconscient. Quant à Elise, elle ressent un liquide chaud lui couler le long du cou. Elle tente de toucher sa blessure. La ceinture de sécurité lui cisaille profondément la gorge, rompant net le pendentif en argent que lui avait offert sa mère. Elle veut crier. Sa bouche s'ouvre pour appeler à l'aide. Mais les mots restent coincés dans son corps blessé. Fin du cauchemar. Début d'un autre.

# Chapitre 2

*Il y a deux jours...*

La fréquence des visites s'est émoussée en l'espace de 6 mois, si bien que les proches se font rares dans cette chambre du CHU de Nice. Les premiers temps, on restait à son chevet des heures durant. Ses parents pouvaient venir plusieurs fois par jours en dépit d'un pronostic vital engagé et d'une issue plus qu'incertaine.

Son père est un homme dévasté, tenant debout par la force des choses. Habité par une profonde colère et dévoré par une injustice sans nom, il n'a plus le courage d'assister au spectacle. Voir son enfant dans un tel état est une abomination. Savoir que son fils est sur le carreau à cause de l'insouciance d'un irresponsable, est une idée insupportable. Quant à sa mère, elle vient de moins en moins à l'hôpital même s'il elle s'accroche à un infime espoir. Un espoir malsain et tenace qui frôle la déraison. Elle entretient une foi inébranlable dans une rémission impossible d'un point de vue médical. Les rares fois où elle s'autorise à venir, son manque de lucidité la pousse à parler à son fils en oubliant le contexte. En mettant de côté les tubes, les fils, les bandages et tout le reste. Comme s'il allait se réveiller d'un instant à l'autre. Ce miracle n'arrivera jamais.

Éric est plongé dans le coma depuis un semestre. Il est dans un sale état. Sa vie ne tient qu'à un fil qui s'effiloche d'heure en heure. Lorsque la porte de sa chambre s'ouvre au beau milieu de la nuit, il n'y a personne à ses côtés. Ce n'est ni papa. Ni maman. Une jeune femme referme délicatement derrière elle. La silhouette qui

s'approche du lit semble porter une tenue de l'établissement. Certainement une aide-soignante de garde.

Avec calme, elle s'incline au-dessus du patient pour l'observer dans l'obscurité. Elle reste un moment immobile. Aucune expression ne filtre sur son visage. Doucement, elle passe sa main derrière la nuque d'Éric pour soulever légèrement la tête de l'homme blessé afin de retirer l'oreiller.

Les appareils sont débranchés un à un avec un calme olympien. Un geste après l'autre, sans aucune précipitation. Tout s'arrête. Plus aucun bip. Plus aucune courbe. Le coussin est posé sur la figure de l'homme dans le coma. Les bras de l'infirmière se tendent et se contractent. Les mains se serrent puis se crispent. Elle appuie de tout son poids sur la tête du malade qui ne se débat pas. Il n'y a aucune réaction. Elle reste figée jusqu'au dernier souffle. Tout est fini.

L'oreiller rejoint sa place initiale en douceur. Les appareils sont remis sous tensions. Les machines de contrôles émettent des sons stridents et les moniteurs s'affolent dans le vide. L'alerte est donnée. La vie vient de s'échapper. L'aide-soignante quitte lentement la chambre et disparaît dans les couloirs de l'hôpital. Comme une ombre. Une ombre qui n'en a pas terminé.



## Chapitre 3

Les yeux écarquillés et noyés de larmes, elle a le souffle court, le front en sueur. Les bras droits tendus en arrière, elle est assise dans le lit saccagé par ses sursauts terrifiés. Elle cherche à tâtons de sa main gauche la boîte de somnifères dans le tiroir de sa table de nuit. Vite oublier cet enfer. De ses doigts tremblants, elle en tire une plaquette, dont elle extrait nerveusement une gélule gobée à la hâte. Elle s'empare de sa bouteille d'eau et fait descendre cette pilule qui a du mal à passer. Encore essoufflée, elle plaque sa main gauche sur la gorge. Sur une balafre bien réelle. En abandonnant la bouteille, son œil se pose sur l'écriture au feutre noir qui orne la boîte de comprimés :

*« Avec modération, courage. Nadège »*

Toutes les nuits sans exception, Élise revit cette scène. Toutes les nuits elle se réveille terrorisée. Toutes les nuits depuis l'accident. 6 mois que ça dure, elle n'en peut plus. Elle est épuisée, vidée, aspirée de l'intérieur. Ecrasée par l'angoisse, usée par le drame, elle est à deux doigts de craquer. Toute seule, dans le noir, elle n'attend qu'une chose, que le cacheton l'assomme. Pour sombrer. Pour tout oublier.

Sous l'effet du calmant, peu à peu, la chamade de son cœur se calme et sa respiration se pose. Elle s'accoude, puis s'allonge en se recroquevillant en chien de fusil, encore sous l'emprise du spectre de l'impact. Tout devient flou, elle se rendort enfin.

Allongée de biais, légèrement en vrac, seule dans son grand lit défait, les ombres franches des stores vénitiens parent les courbes baignées de lumière de ses jambes fines et douces. Les stries

laiteuses zèbrent ses hanches marquées, ses cuisses galbées, se jouant même du tatouage qu'elle porte.

Durant de longues minutes, les rayures noires épousent la forme délicate de sa poitrine nue et de ses épaules pâles drapées de longs cheveux bruns. Derrière le double vitrage, on entend au loin les sirènes et les bruits de la ville, mais rien qui ne pourrait troubler son sommeil à base de somnifères. Un frisson parcourt son dos jusque dans la nuque. La chair de poule recouvre son corps gracile lorsque le réveil digital affiche 6 h 20 de ses intenses chiffres rouges. Le cri strident de l'appareil l'oblige à sortir du brouillard. Elle pousse un léger râle étouffé dans l'oreiller, ses paupières sont encore collées, l'esprit embrumé. Dans un effort qui semble déjà l'épuiser, la touche Snooze est enfoncée. Dans un épais silence ponctué de soupirs, elle ouvre les yeux pour de bon. Le regard figé quelques secondes sur le mur de briques industrielles, elle décide enfin de s'arracher du lit.

Son pied léger touche le parquet grinçant même sous sa silhouette de danseuse et son poids plume. Ses jambes élancées la portent à peine, le comprimé lui file des vertiges. Effet secondaire, à ce qu'il paraît. Elle enfile la première fringue qu'elle trouve, un T-shirt gris chiné qui porte encore le parfum de Julien. Ce truc est tellement grand qu'il recouvre son tatouage sur le haut de la cuisse.

D'un pas mal assuré, elle se rend dans la cuisine et attrape machinalement son mug. Avant se faire chauffer sa vieille cafetière italienne. Le café italien... Éric adorait ça. Elle se rappelle ces nombreux matins où il passait la voir à l'improviste de retour de discothèques. Il sentait le cendrier froid et les parfums de ses conquêtes d'un soir. Il était beau comme tout. Grand, fort. Fort comme un grand frère.

Eric lui racontait avec humour ses aventures nocturnes. Il partageait avec Elise ses petites tactiques pour attirer les nanas dans ses filets. Sans complexe, avec une belle complicité, il ne lésinait pas sur les détails croustillants. Ensemble, ils rigolaient de tout et surtout de toutes les fois où ses plans devenaient carrément foireux. Comme

cette grande rousse qui avait une pomme d'Adam et une surprise de taille entre les jambes. Un fou-rire mémorable. Il était tellement drôle. Ils étaient tellement proches. Tout ça paraît bien loin maintenant.

C'est le cœur emplit de regrets qu'elle met la main sur son paquet souple de blondes pour en saisir une avec ses lèvres sèches. Agacée, elle cherche son briquet, celui qu'elle ne trouve jamais lorsqu'elle en a besoin. Son café fumant est prêt. Elle parvient enfin à l'allumer, la fumée s'élève dans la pièce et l'odeur du tabac blond se répand pour se mélanger comme tous les matins au parfum d'arabica.

Sa tasse de café tenue à deux mains, elle s'assoit, en position fœtale, le regard dans la vide. C'est sa posture du matin, comme pour inconsciemment se protéger du monde extérieur dans lequel elle se sent étrangère depuis qu'on lui a annoncé le décès d'Éric.

Suite à l'accident, il est tombé dans le coma, suspendu à la vie sur son lit d'hôpital. Et maintenant, tout est fini. Sans que personne ne puisse l'expliquer, il est définitivement parti, lui et son sourire. Elle pousse un long soupir chargé de tabac, mais surtout d'amertume. Elle se lève enfin et dépose son mug sur la table de la cuisine, juste à côté de celui de Julien. Elle remarque alors que sous la deuxième tasse, se trouve un morceau de papier griffonné. Du bout des doigts, elle s'en empare et découvre :

*« NE ME JUGE PAS ! »*



# Chapitre 4

*Deux jours plus tôt...*

La maison familiale aux volets fermés résiste au soleil de plombs qui frappe dans l'arrière-pays niçois. À l'intérieur, cela fait bien longtemps que les enfants ont quitté le nid. Pourtant, on conserve les traces de leur vie ici comme des trophées. Sur les murs, on y trouve les photos d'Élise lorsqu'elle pratiquait l'équitation durant son enfance. Les commodes sont ornées des diplômes d'Éric, soigneusement encadrés. Quelques peluches, des cartes postales envoyées d'Espagne, d'Inde, de Nouvelle-Zélande et de Chine sont rassemblées comme un autel pour un enfant parti trop tôt. Aujourd'hui, l'ambiance est lourde. La villa est plongée dans le noir et le recueillement, habitée par un silence ponctué de sanglots et de cris déchirants venant du salon.

Prostrée sur les tomettes à même le sol, elle tremble sans pouvoir se contrôler. La douleur la traverse de part en part. Affligée par une peine immense, Madame Manceno est dévastée. Sur son visage usé, dévale un flot continu de souffrance et d'injustice. Elle vient de le perdre, elle ne peut pas y croire. Dans ses mains, elle tient un cadre photo qu'elle serre tout contre sa poitrine.

Après avoir passé de longues minutes, immobile, adossé contre le mur, le père Manceno pose enfin les yeux sur sa femme noyée dans un profond chagrin. Le combiné du téléphone est à terre. Sonné par l'annonce de l'hôpital, il l'a laissé tomber à ses pieds, anéanti par le décès. Sa colère est grande. Noire et sans fin. Rien ne pourra l'apaiser à présent. Il va lui falloir vivre avec ce sentiment d'être mutilé. Il s'accroupit et s'empare du téléphone avec la gorge nouée.

— Il faut... Il faut que je prévienne Élise...

# Chapitre 5

Elle tire très fort une dernière fois sur sa cigarette puis écrase son mégot nerveusement avant de froisser le bout de papier et cette requête bien inaccessible... « Ne me juge pas » Pas si simple, en effet. Son œil s'arrête sur la pendule de la cuisine, bientôt elle va devoir sortir, affronter la vie dehors, la foule qui l'opprime, sa peur panique du train, la tristesse de sa famille et tout le reste.

D'une démarche nonchalante, elle se traîne vers la salle de bains jusqu'à ce que la sonnerie du téléphone fixe ne la stoppe en chemin. Elle sursaute. Elle est tellement à cran depuis deux jours que le moindre bruit est vécu comme une agression. Le téléphone s'entête, elle ne va pas répondre. Elle ne répond plus depuis longtemps. Ou à de rares occasions, mais surtout pas aujourd'hui. La sonnerie retentit encore et encore, jusqu'à déclencher le répondeur. Le message d'accueil du couple se déroule dans un pauvre son nasillard. Le bip de l'appareil précède un message qui résonne dans le grand salon vide :

— *Élise, c'est papa... Je... Euh... Je pense que tu dois être en train de te préparer... On t'attendra à la gare pour te récupérer... Et... Heu... Je pense que tu t'en doutes... Mais... N'aie pas l'idée d'emmener l'Autre.*

La voix de son père transpire la douleur et la rancœur. Elle ferme les yeux et soupire encore une fois longuement.

— L'Autre...

Sa famille ne daigne plus appeler Julien par son prénom. Elise réalise alors qu'elle est seule dans l'appartement. Au milieu de ses songes, un bruit de trousseau de clés se fait entendre au bout du couloir. La porte d'entrée s'ouvre. Julien approche, mais elle ne le regarde pas. Il était dehors. Une fois de plus. Une fois de trop. Irritée, elle aboie :

- Tu étais où encore ?
- J'ai dormi sur le canapé pour te laisser tranquille.
- Tu étais où ?
- T'as encore fait une crise... Quand tu pleures, je n'arrive plus à dormir... J'ai pris l'air.
- Tu crois que c'est le moment ?
- J'avais besoin de faire le point...

Sentant des relents étranges, elle s'approche de lui. Puis elle explose :

- Tu as bu ? Putain, mais tu as bu ! ?
- Élise...

La voix brisée, elle grogne :

- Comment tu peux oser ?
- C'est bon, j'ai rien fait de mal...
- Je ne sais même pas comment tu peux avoir l'idée de picoler.
- Élise...
- Je ne pourrai plus jamais boire une goutte d'alcool de toute ma vie. Et je n'étais même pas au volant ! Mais toi ! Toi, putain...
- J'avais juste besoin de me vider la tête. Ne me juge pas.
- Je te rassure, je ne suis pas la seule à te juger.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle se rue sur le répondeur et enfonce le bouton de lecture pour lui faire entendre le dernier message. L'appareil termine de cracher son venin audio tandis que, Julien sonné, s'écroule sur le canapé blanc.



Il se tient la tête entre les mains et reste silencieux. Choqué. Mal à l'aise. Mais pas vraiment étonné.

Son beau-père, l'appelle « l'autre ». C'est douloureux, il en presque les larmes aux yeux. Le message ne souffre d'aucune ambiguïté. Au fond, il sait bien que la famille d'Élise l'a toujours considéré comme responsable de l'accident. Il culpabilise d'avoir pris le volant ce jour-là. Tout est arrivé si vite. Lui-même ne sait pas exactement ce qu'il s'est produit. Impossible de revoir précisément le choc. La haine du père Manceno est légitime. Vouloir évincer Julien des obsèques peut se comprendre...

Mais Élise ? Comment peut-elle l'accuser d'avoir tué son frère ? Comment peut-elle lui mettre ça sur le dos et rejoindre l'avis de son père ?

— Bébé... Tu étais avec nous dans le 4x4... Ne me dis pas que tu commences à douter...

— Justement... Je... Je sais plus...

— Je n'ai rien pu faire, tu l'as bien vu...

Justement, tout est confus. Peut-être que dans la peine, il faut absolument désigner un coupable. Élise s'effondre une nouvelle fois, à bout de nerfs.

— Ne me demande pas .... Je sais pas. Je sais plus .... Je sais juste qu'il est mort maintenant. Et que tu étais au volant !!

— Merde ! Élise ! J'arrive pas y croire ! Comment tu peux me dire ça ? C'était pas de ma faute !

— Qu'est-ce que ça change ? Eric n'est plus là.

— Élise... Écoute...

Julien se lève pour tenter de l'apaiser. Elle a beau l'accabler, il argumente en essayant de garder son calme et cherche à se défendre. Timidement, il se risque à lui tenir la main, juste pour faire la paix.

— Ne me touche pas. T'étais au volant. J'ai besoin de temps.

Elle sort de la pièce sans attendre et part en direction de la salle de bains dans un sanglot continu. Depuis le salon, il entend la douche couler et ne se remet toujours pas du procès d'intentions. Il mesure à peine la cruauté de la scène qu'il vient de vivre. Hélas ce n'est pas la première et ça ne sera peut-être pas la dernière.

Pourtant suite à l'accident, ils se sont jurés de tenir le coup, de traverser tout ça ensemble. Ils ont fait la promesse de se soutenir, par amour, de s'entraider et de tout faire pour survivre à cette épreuve.

Si Julien s'est accroché à l'espoir de jours meilleurs pour son couple, il a conscience que le deuil est trop frais, la douleur trop vive pour en parler. Ce matin, il se dit que le mieux... c'est de calmer le jeu, faire profil bas et essayer de la soutenir.

Il la rejoint dans la salle de bains et laisse tomber son épaule contre le chambranle de la porte pendant qu'il croise les bras. Julien persévère, il s'agit d'apaiser la détresse de sa compagne. Il l'observe alors qu'elle est encore sous la douche. Élise pleure au milieu de la vapeur qui monte. Le regard perdu elle effleure du bout des doigts sa cicatrice, le dernier lien avec son frère.

Elle recouvre son corps d'une serviette de bain qu'elle noue au-dessus de la poitrine. Julien attend qu'elle se brosse les dents. Pensant, à juste titre, qu'elle serait bien obligée de l'écouter sans pouvoir répliquer. La bouche pleine de dentifrice, difficile de taper un scandale. Alors, il prend une profonde inspiration, et se lance d'une voix chevrotante.

— Écoute bébé... Éric, c'était tout pour moi. J'ai grandi avec lui. Il a toujours fait partie de ma vie. Comme tu fais partie de la mienne... Je n'ai que vous. Je l'aimais comme un frère.

De la mousse jusqu'au bord des lèvres, elle le fusille du regard et brosse de plus belle pendant que Julien poursuit.

— Alors, OK, tes parents me détestent. OK, tu me crois responsable. OK, tu me juges... Si tu veux, je le comprends. Mais je viens de perdre mon meilleur ami. Mon frère. Toute une partie de ma vie s'effondre avec son départ. Je souffre autant que toi. Oui j'étais au volant. Et en plus, je dois vivre avec ça. Oui, il avait de la bière et non je n'étais pas ivre... L'accident n'a rien à voir avec l'unique bière que j'ai pris ce jour-là... Tu le sais bien.

Scotchée par cette parenthèse de sincérité, Elise crache dans le lavabo et se rince la bouche. Julien n'a pas l'intention de la laisser répliquer. Il reprend aussitôt :

— Je sais bien que je ne pourrai pas assister à l'enterrement, que ta famille ne veut surtout pas me voir. J'imagine leur position et leur douleur. Demain, lorsque tout sera passé, je prendrai le train pour Nice et j'irais à mon tour me recueillir.

Elle écarquille les yeux, ouvre la bouche mais rien ne sort.

— J'irai seul sur la tombe d'Éric. Pour ne pas faire de vague. Je veux lui dire une dernière fois adieu... J'espère qu'on se retrouvera là-bas. Si tu veux bien...

Elle s'arrête net. Les yeux encore brillants. Elle reste muette et sèche ses lèvres du revers de la main. Julien, ému, espère une trêve. Elle n'est pas facile à vivre en ce moment, mais il l'aime. Ce matin, elle doit partir et ça serait trop bête de prendre le train sans avoir fait la paix. Elle s'approche pour sortir de la salle de bains, le fixe droit dans les yeux et lance froidement un implacable :

— Je dois terminer de me préparer. Bouge.

Le fossé qui les sépare est si vaste à présent qu'il sent le sol se dérober sous ses pieds. La culpabilité, le doute et la douleur détruisent leur couple. L'amertume étouffe le moindre éclat de rire, le moindre moment complice et la moindre once de tendresse. Tous leurs projets sont morts nés, l'envie s'est évaporée. Le désir évanoui.

Dans cette relation, tout est devenu gris. Ils sont devenus deux étrangers. Deux automates vivant côte à côte sans réellement se comprendre ou se parler.

Forcé de constater que sa présence auprès d'elle ne sert à rien, Julien préfère battre en retraite et décide de prendre l'air quelques minutes, une fois de plus. Une nouvelle fuite, loin du regard noir de sa compagne. La porte d'entrée claque fort. Élise ne tente pas de le retenir et continue de se préparer car l'heure du départ approche. Devant le miroir, elle s'emploie à attacher ses cheveux, mais toujours sans aucune envie. Elle pense à sa famille. À sa peur du train. Au trajet qu'elle va faire toute seule. À ses longues heures durant lesquelles il faudra tuer le temps et faire taire ses démons. Mais ses plans vont changer. Car la sonnerie de son mobile brise le silence et fait basculer son destin sur un simple appel, sans qu'elle ne s'en rende compte.

# Chapitre 6

*Il y a deux jours ...*

Il dévale les escaliers en trombe, le cœur gros et terriblement déçu. Il lui en veut pour les méchancetés crachées en pleine figure, mais s'il est furieux, c'est surtout après lui. En descendant les étages pour rejoindre son véhicule, l'idée que sa vie avec Élise vient d'atteindre ses limites lui traverse l'esprit et ça le déchire. Ils ont peut-être franchi un point de non-retour.

Quand vont-ils cesser de se rejeter la faute ? Il s'interroge sur sa capacité à encaisser. Est-il capable de redresser la situation et de la remettre sur pied ? Est-ce qu'ils vont pouvoir se relever après ce drame ? On vient d'appeler à la maison pour annoncer le décès d'Éric. La nouvelle a beau être prévisible, elle vient d'agir comme un détonateur.

Après l'effroi, Élise s'est laissée submerger par la haine. La même que son père. Une détresse qu'elle a cristallisée dans des phrases assassines, le désignant LUI - son fiancé, comme étant le responsable de cette tragédie.

Julien voudrait trouver les mots, il voudrait faire ce qu'il faut, pour que tout s'arrête. Pour qu'Élise trouve enfin la paix. Mais voilà... Que doit-il faire ? Julien n'en sait rien. La famille Manceno le déteste. Ils souffrent. Ils viennent de perdre un fils et un frère. Ils sont sur le point de l'enterrer... Le deuil prend toute la place, ce n'est pas le moment de se justifier. Pour l'heure, Julien a seulement besoin de prendre l'air, d'échapper à la colère de sa compagne et de s'éloigner de la tristesse qui transpire dans leur appartement. Ce

n'est pas réellement une fuite selon lui, juste quelques instants pour souffler. Simplement souffler et faire le point.

Arrivé sur le parking, Julien extirpe un paquet de cigarettes de la poche de son jeans. Il allume sa clope avec un Zippo que lui a offert son beau-frère. Un cadeau d'Eric, le dernier avant de perdre la vie. A la mesure de ce qu'il traverse, le tabac à un goût d'amertume et la fumée, comme un parfum de regrets. En avançant vers son véhicule, il aperçoit un bout de papier collé sur le pare-brise. Intrigué, il s'approche pour en découvrir le contenu. Ses yeux se posent sur le Post-it qui lui est adressé. Il regarde autour de lui nerveusement. Il est inquiet. Mauvaise blague ou menace... Qui peut lui avoir écrit ça ? Julien est traversé subitement par une vague de panique. Le message semble clair, il ne lui plaît pas :

*" Tu t'en es bien sorti. Jusqu'à aujourd'hui."*

# Chapitre 7

Elise décroche immédiatement. Il s'agit de Rachel, sa cousine. Au bout du fil, une voix douce et feutrée. Un peu de réconfort.

- Élise ?
- Oui...
- Dis-moi que ça va ?
- J'ai connu des jours meilleurs...

À l'intonation de la voix, Rachel comprend immédiatement que sa cousine est aux abois. Elle a bien fait de passer ce coup de fil.

- Encore une prise de tête avec Julien ?

Élise ne répond pas et malgré ses efforts désespérés pour étouffer sa tristesse, seuls ses sanglots se font entendre.

- Écoute Élise, je sais que c'est particulièrement difficile pour toi.
- J'ai mal, tu ne peux pas savoir...
- Vous êtes à cran tous les deux. J'imagine... Surtout ce matin...
- C'est rien de le dire...
- Oh... pleure pas... Vous vous aimez tellement. C'est du solide avec Julien.
- Il... Il n'a rien trouvé de mieux que de picoler ce matin...
- Il est bourré ? Sérieusement ?

Elise renifle, elle contient les larmes pour préserver le soupçon de maquillage qui égaye son visage.

- Non... Non, non... Il a bu un verre...

- Ok... Bon, c'est pas malin... Surtout aujourd'hui.
- C'est le moins qu'on puisse dire...
- Il est maladroit, il a ses défauts... Je sais... Mais d'aussi longtemps que je me souviens, tu l'as toujours aimé. Pas vrai ?

Elise ferme les yeux, et du bout de la langue elle intercepte une larme qui roule sur sa lèvre. Bien sûr que c'est vrai.

- Déjà toute petite tu voulais te marier avec... Tu me parlais de ta robe de princesse. J'sais pas si tu te souviens...
- Je ne peux l'oublier...
- Bon c'est pas vraiment mon style de prince charmant... Mais rappelle-toi quand il t'a fait sa demande l'été dernier. Avant tout ça... C'était beau. Très romantique.
- C'est vrai...
- Tu étais vraiment heureuse. On aurait dit une gamine le jour de Noël. Et je suis sûre que quand tu as dit oui, tu pensais déjà à essayer ta grosse robe blanche façon meringue. Je me trompe ?
- Élise esquisse un sourire en essuyant ses larmes.
- T'es con !

Sentant sa cousine se détendre un peu, Rachel persévère pour lui remonter le moral.

- Au fond, vous êtes toujours le même couple. Avec plein de projets, des envies de voyages, des idées plein la tête. Je sais que tu l'aimes. Et je sais qu'il t'aime. Donnez-vous du temps... C'est juste un passage à vide... Votre couple tiendra le choc, j'en suis sûre !

Sur ces mots réconfortants, Élise la remercie. Un peu de positif, dans toute cette grisaille, ça n'a pas de prix.

- Qu'est-ce que je ferai sans toi, ma Rachel ?
- Honnêtement, j'sais pas, hein ?

Un second sourire arraché, l'atmosphère se détend. Rachel, reprend.



— Deuxième chose, j'appelais surtout pour te dire que je peux venir finalement.

— Non ? C'est vrai ?

— C'était juste impossible de te savoir toute seule dans le train pour Nice. J'aurais préféré qu'on prenne l'avion... C'était franchement plus simple. Mais je me suis débrouillée au dernier moment. J'ai mon billet. Je me prépare et j'arrive.

Cette seule phrase suffit à dénouer l'énorme nœud dans l'estomac d'Elise. Elle redoutait tellement de faire le voyage seule, c'est un poids immense que lui enlève sa cousine. Oui, sauf que cette seule phrase va tout changer. La journée, leur destin, comme le trajet. Un trajet sans retour.



# Chapitre 8

*Quelques jours avant le départ...*

La nuit noire. La campagne endormie. Une petite bourgade tranquille. Au milieu des champs, la clinique vétérinaire est plongée dans l'obscurité. Le personnel a déserté les lieux après une journée passée à prodiguer des soins avec passion. Epilogue d'un défilé de vaccins, de pattes cassées, d'opérations et de consultations en tout genre.

L'endroit est calme, plutôt reculé. Sur le parking, un véhicule est stationné. Moteur coupé dans les ténèbres. Personne aux alentours. Dissimulé sous une capuche, un individu sort furtivement de la voiture. Dans sa main gantée, une barre en métal prête à fracturer l'accès au local. Aux abords du hall d'entrée, l'anonyme observe le silence. Pas de mouvement. Il n'y a pas un chat dans les environs. L'ombre du resquilleur se glisse vers une fenêtre à l'arrière du bâtiment. À l'abri des regards, il va frapper.

Au premier coup de barre, la vitre cède. L'ombre glisse son avant-bras à l'intérieur, tire sur la poignée et passe par la fenêtre sans aucune hésitation avec l'agilité d'un félin. L'alarme se déclenche, mais ça ne l'arrête pas. Lorsque les gendarmes se pointeront, il sera déjà loin. Équipé d'une lampe torche sortie de sa poche, l'intrus se met à rechercher activement. Organisé. Déterminé. Méthodique et rapide. Il ne fouille pas au hasard et semble avoir déjà effectué un repérage des lieux.

Le cambrioleur passe dans la salle qui fait office de bloc opératoire. Dans la lueur de sa lampe, une armoire vitrée se trouve là, à

proximité de la table en inox dédiée aux interventions. Les étagères sont passées en revue. Les médicaments, jetés à terre. D'une main experte et délicate, le pillard écarte les boîtes inutiles pour se focaliser sur les fioles destinées aux injections.

Soudain les recherches cessent, le faisceau de la lampe torche se fige. Il vient de trouver ce pourquoi il est entré par effraction. Il tient dans sa main, une fiole contenant un liquide transparent. Du Chlorhydrate de Kétamine. Exactement ce qu'il espérait. Plusieurs flacons sont saisis. Le voleur disparaît dans la nuit sans laisser de trace. La partie commence.

# Chapitre 9

— Oh Rachel ! Merci, merci, merci de m'accompagner... Je suis soulagée, tu peux pas savoir !

Tout lâcher pour la soutenir, c'est du Rachel tout craché. Depuis l'accident elle a absolument tout fait pour lui faciliter la vie. Pourquoi exactement ? Elle ne sait pas. Elles sont proches, depuis toutes gamines, c'est vrai qu'en grandissant, elles se sont un peu moins fréquentées. Le drame a renforcé leur lien d'une certaine manière, c'est un bon point.

Rachel a aussi son lot de problèmes, mais elle va toujours de l'avant, elle trouve toujours une solution. C'est d'ailleurs Rachel qui a eu la brillante idée qu'Elise et Julien quittent Nice pour s'installer ici. Avec le cœur sur la main, elle s'est débrouillée pour qu'ils puissent se remettre à vivre, loin des tourments de la famille. Elle a pris les choses en main. Elle a tout organisé, recherché les appartements et même trouvé du boulot pour Julien.

Cette grande blonde pétillante et pleine de vie est devenue depuis, leur rayon de soleil, le miel de leur convalescence. Et Dieu sait qu'ils en ont besoin. Elle est toujours à fond Rachel. C'est clairement une battante. On le voit sur son visage espiègle de mannequin. Elle aime la vie, et Élise apprécie de passer du temps en sa compagnie. Rachel c'est une boule d'énergie positive. Pendant qu'Elise pense à tout ça, Rachel l'interrompt.

— Ah ! J'ai un double appel. Quitte pas, je regarde qui ça peut être...

Après avoir bidouillé son portable, elle s'excuse.

— Bon trop tard, je comprends rien à ce mobile.

Elise en profite pour faire un point sur l'heure, histoire de ne pas se mettre en retard. A l'autre bout du fil, Rachel écourte la conversation.

— Écoute Cocotte, je te laisse finir de te préparer, on se retrouve en bas de chez toi ?

— OK ça marche, à toute à l'heure.

— A toute !

— Euh... Rachel ?

— ... Oui ?

— Merci encore... Pour tout.

— C'est normal, t'inquiète ! À toute à l'heure.

En raccrochant, Rachel consulte à nouveau son téléphone en pestant après son manque d'aptitude concernant les doubles appels. Balayer l'écran ou simplement appuyer sur le bouton, elle ne sait jamais quelle manipulation il faut faire.

Cet appel manqué, c'était Julien. Que voulait-il ? Elle le rappellera après avoir terminé de se pomponner. Enterrement ou pas, il n'y a rien de plus important que de prendre le temps de se mettre en valeur le matin. C'est son rituel quotidien et aucun événement, pas même le deuil, ne peut l'évincer. S'apprêter pour se sentir femme, s'embellir pour défier la tristesse, la beauté, la séduction, c'est un art de vivre qu'elle prend très au sérieux. Rayonner est un don reçu du ciel et elle sait parfaitement l'exploiter.

Chaque matin, sa mise en lumière est composée de gestes précis et parfaitement exécutés. Crème sous les yeux, « BB Crème » pour lisser sa peau déjà bien nette. Quatre coups de déodorant. Un trait d'eye-liner, dans un geste absolument parfait. Dégradé de poudre habilement appliqué sur les paupières. Un coup de rouge intense sur sa jolie bouche, et le tour est joué.

Elle enfle ses dessous et saute dans la longue robe noire achetée pour l'occasion. Quoi qu'il advienne, elle est au top... Peu importe le lieu ou la raison. Rachel vient de finir. Elle se contemple dans le miroir et ce qu'elle voit lui plaît. Se rendre à un enterrement, certes, mais belle jusqu'au bout des ongles.

Satisfaite de son style, elle jette quelques affaires dans sa valise pour la boucler. Elle en prend toujours deux fois trop comme d'habitude. Avant de partir, tant qu'elle y pense, elle doit envoyer un petit mot par SMS à sa nouvelle conquête. La vie continue après tout.

Sa nouvelle relation avec Thomas ressemble finalement à toutes les autres auparavant. Ils se sont croisés une ou deux fois à la salle de sport. Attirée par son côté légèrement rugueux, elle le trouve plutôt bel homme, même si elle a déjà eu mieux. Il ne parle à personne, s'entraîne assidûment, il pousse de la fonte avec une détermination sans faille. C'est peut-être ce qui fait son charme. A moins que ce soient ses muscles luisants qui se tendent durant l'effort. Quoiqu'il en soit, elle n'est pas insensible à ce corps qu'elle connaît plutôt bien maintenant. Il est marié, il a deux enfants. Mais ce n'est pas un problème pour Rachel. Voilà plusieurs semaines qu'elle fréquente ce brun, mystérieux... Un brin fragile, un brin bourru. Rien de sérieux, juste du bon temps, pas trop de questions, pas de prise de tête. Juste ce qu'elle aime.

Message à Thomas :

Un petit message pour que tu n'oublies pas de passer me voir à mon retour. Pense à TOUT apporter. Bises

ENVOYER

Le message est parti. Rachel attrape sa valise, ses clés et quitte son appartement. Dans quelques minutes elle sera chez Élise et Julien. Julien, justement... Elle claque des doigts, elle avait presque oublié de le rappeler.

— Ah Rachel ! Merci de me rappeler.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Tout en entamant son trajet dans la rue, très à l'aise sur ses talons hauts, Rachel cherche à savoir davantage. Elle sait très bien que Julien n'appelle que si c'est sérieux.

— On a encore eu un petit accrochage avec Élise...

— J'ai eu Élise il y a quelques minutes, elle m'a dit... Oui...

— Elle a encore pétié un plomb ! Elle ne dort plus... C'est chaud là...

Un important bruit de fond s'invite à la conversation, Julien n'est pas chez lui de toute évidence. Du brouhaha, des bruits de verres... Certainement un bistrot. Elle ne relève pas ce détail et se contente d'arrondir les angles, comme elle sait si bien le faire.

— C'est difficile pour elle aujourd'hui, tu sais. Ce matin, c'est très particulier...

— Je sais... Mais ce n'est pas pour ça que je voulais t'avoir... Enfin si... Mais pas exactement... J'espère que tu peux prendre le train avec Élise ?

— Oui je viens de lui confirmer, je la rejoins à pied pour aller à la gare.

— OK, je voulais savoir si tu pouvais passer avant au Wild Cats ?

— T'es encore au Bar ?

— Dit comme ça, on dirait que je suis un pilier de comptoir. Je prends juste un café.

— Pourquoi tu veux que je passe ?

— Voilà... J'ai toujours le briquet d'Éric. Je l'ai fait graver, et je voudrais que tu l'apportes à Nice... Je voudrais qu'il puisse l'avoir avec lui pour partir.